

AU-DELÀ
DES SAISONS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Au-delà des saisons / Julie Boulianne

Nom : Boulianne, Julie, 1971- , auteure

Boulianne, Julie, 1971- | Envol d'Emma

Description : Sommaire incomplet : tome 2. L'envol d'Emma

Identifiants : Canadiana 20240028023 | ISBN 9782898043963 (vol. 2)

Classification : LCC PS8603.O93877 A92 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JULIE BOULIANNE

AU-DELÀ
DES SAISONS

** L'envol d'Emma

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Au-delà des saisons

1. *Les ailes d'Emma*, 2025

Les fidèles de Port-Alfred, 2022

La femme de Djébel-Bargou, 2016

*À William, mon fils.
Ainsi, ne jamais laisser
tomber apporté de la volupté.*

*«La jeunesse n'est pas une époque de la vie,
c'est un état d'esprit, c'est une volonté bien campée,
une imagination vive et des sentiments ardents,
plus d'audace que d'appréhension, un plus
grand besoin d'aventure que de bien-être.
Il suffit de s'oublier soi-même, de croire à la force
intrinsèque de la vie, à la beauté et à ses devoirs.»*

— LAURE GAUDREAU

Extrait du discours prononcé à l'occasion
de ses soixante ans de vie professionnelle
à La Malbaie, en novembre 1966

Port-Alfred, printemps 1932

La corde de bois baissait à vue d'œil. Comme Clément en était responsable, il remarquait bien que chaque matin, elle semblait moins garnie que la veille. Il faisait froid, mais on ne chauffait quand même pas autant ! Il tenait dans sa tête le compte exact du nombre de bûches qui entrait dans la maison et qu'on brûlait. C'était son travail quotidien. Qui pouvait bien venir chercher du bois en douce ? Clément était fâché, il avait travaillé fort pour le fendre, alors qu'Eugène l'avait cordé comme son père le lui avait montré : en tirant une belle ligne droite, sans qu'un morceau dépasse et avec des cages à chaque bout. Le malfaiteur ne ferait pas main basse sur leur travail sans être démasqué, appréhendé et puni. Durant plusieurs jours, il demeura attentif. Mettant des remarques qui confirmèrent que la corde de bois baissait plus que d'ordinaire, des bûches disparaissaient effectivement et le malfaiteur trouvait le moyen de déjouer leur surveillance. Clément s'était confié à Gervais, leur pensionnaire qui lui servait aussi de grand frère. Celui-ci lui conseilla de surprendre le voleur sur le fait. Il faudrait donc qu'il prenne chacun un tour de garde avec son frère durant la soirée pour le piéger.

Comme c'était le plus jeune, c'est Eugène qui sortit pour effectuer le premier quart au lieu d'aller au lit vers huit heures. Il n'eut pas besoin d'attendre longtemps. Accroupie dans l'ombre, une silhouette délicate se frottait les mains pour les réchauffer, avançant par à-coups le long du garage. Au bout de la corde, l'ombre se

redressa pour prendre quelques rondins. Eugène la laissa commettre son méfait, jusqu'à ce qu'elle ait une belle brassée, puis il l'interpella en sortant de derrière le hangar en criant.

— Hé!

La silhouette fit volte-face.

Il fut si étonné qu'il ne dit rien quand elle disparut dans la noirceur. Entendant son cri, Clément arriva en courant par la galerie.

— C'était une fille! s'exclama Eugène.

Dans quelques minutes, les crépitements dans l'âtre réchaufferont certainement son logis, pensa-t-il.

— Tu l'as reconnue?

— Peut-être, je ne suis pas sûr.

Léonie, leur mère, sortit à son tour.

— Allez! Il y a de l'école demain. Vous jouerez samedi.

Les garçons rouspétèrent.

— Ça suffit! De toute façon, personne ne reviendra ce soir, statua-t-elle en poussant tout le monde à l'étage.

Les cinq enfants étaient maintenant au lit et Emma, même si elle allait sur ses dix-sept ans, eut envie d'être à leur place; dormir était toujours un soulagement, ne plus avoir conscience de sa peine lui permettait d'y survivre. Ce soir-là, pour une énième fois, Emma refusa l'invitation de Gervais à jouer aux cartes. Les efforts du jeune homme pour l'égayer et lui faire oublier la mort de son premier amoureux la chagrinaient davantage qu'ils la réjouissaient. La perte de James avait creusé un sillon dans sa chair tendre. La blessure était difficile à ignorer, et elle la ressentait parfois encore plus vive. Assise sur son lit, elle entendit, malgré leurs chuchotements, ses parents et Gervais discuter à son sujet en jouant autour de la table de la cuisine.

— Elle est revenue depuis trois semaines et elle pleure encore, dit Adrien.

— Le temps arrangera les choses, supposa Léonie, sa mère.

— Je vais lui parler, elle m'écouterà, suggéra Gervais.

— C'est à moi de le faire, dit Léonie.

Quotidiennement, Emma tentait de reprendre ses esprits et de combattre la monotonie qui l'accablait. Elle s'enfonça sous la courtepoinette pour ne pas en entendre davantage.

* * *

Après des jours à rester cloîtrée à la maison, sans jamais vouloir passer la porte malgré le temps doux d'avril qui s'invitait parfois en après-midi, elle fut apostrophée par sa mère :

— Tu ne devrais pas te restreindre ainsi. Sors! Va voir du monde.

— Je n'en ai pas envie, les chemins sont glacés.

— La neige fond cet après-midi.

— Patauger dans la bouette ne m'intéresse pas.

— Tes frères n'ont pas l'air de s'en plaindre, dit Léonie en les regardant faire un barrage dans le milieu de la rue.

— Ce sont encore des enfants. Il n'y a rien de très utile à faire dehors par cette température.

— On pourrait sortir les chaises sur la galerie et prendre du soleil? tenta sa mère.

Emma soupira.

— Allez! Va t'habiller. Je vais chauffer de l'eau.

Prendre une tisane était un prétexte. Emma écouta la consigne et se vêtit chaudement.

Un court instant, mère et fille regardèrent le manège des garçons. Clément, Eugène et Paul, douze, onze et neuf ans, semblaient vivre un moment de béatitude, les bottes dans la gadoue.

— On va être obligées de frotter encore, se plaignit Emma en pensant à l'heure où ils rentreraient, tout dégoulinants, salissant le plancher de la cuisine.

En tant que sœur aînée, elle se faisait souvent un devoir de veiller à ce que la maison reste propre pour minimiser les tâches domestiques.

— Ils s'amuse, laisse-les donc jouer, lui sourit Léonie. Profitons-en durant qu'André dort encore.

Sa mère avait toujours été très à cheval sur les principes de bienséance, tout en permettant à ses enfants de s'épanouir par eux-mêmes en les laissant faire leurs propres expériences. Emma avait constaté cette ouverture maternelle en étant gouvernante, jusqu'à tout récemment, chez Camil Dubois, un «ami» de la famille qui vivait à Arvida. Sa femme, Rosange, tenait les cordeaux bien plus serrés que Léonie. À cette pensée, Emma soupira. Bien qu'elle eût préféré ne rien savoir de cette histoire, elle devait maintenant accepter ce que Camil lui avait confessé : il était son vrai père. Elle ressentait encore une grande confusion en y pensant, mais elle était bien obligée de le croire puisque sa mère lui avait confirmé qu'ils s'étaient vraiment aimés. Adrien avait marié Léonie par amour, et l'avait ainsi protégée du déshonneur. Emma devait faire confiance à ses parents et suivre cette ligne directrice qu'ils avaient tracée pour elle et qui la protégeait des ragots. Tout remettre en question ne ferait qu'alourdir la situation. Il y avait eu tant de bouleversements depuis l'hiver ! Ces événements chargés d'émotions l'avaient conduite à se réfugier chez elle. C'était peut-être mieux ainsi. Cependant, maintenant qu'elle avait quitté cet emploi, l'argent manquait cruellement à Port-Alfred, elle s'en rendait bien compte.

Les tasses laissaient échapper un nuage de vapeur qui s'élevait en refroidissant.

— Je sais, Emma, que tu es encore affectée par la perte de James, osa sa mère qui, jusqu'alors, s'était abstenue d'aborder ce sujet.

Léonie s'était tournée vers elle. Emma dut fournir un effort pour soutenir son regard. Peut-être l'avait-elle ménagée depuis son retour d'Arvida pour ne pas envenimer son humeur.

— On n'oublie jamais un premier amour, ma fille.

Sa mère pensait certainement à Camil Dubois, mais elle n'avait pas envie d'en parler.

— Il est mort, maman !

— Ne meurs pas avec lui, suggéra doucement Léonie. Tu es trop jeune pour porter le deuil.

— Je l'aimais, soupira Emma en baissant les yeux et en sentant monter la colère en elle.

James était sorti subitement de sa vie depuis quatre mois, emporté par un mal, un cancer, qu'elle n'avait pas soupçonné, et elle ne pouvait même pas afficher sa souffrance.

— Pour moi, il était la personne la plus importante qui soit, dit-elle avec rage.

C'était frustrant de penser que pour le reste du monde, il n'y avait rien eu entre eux.

— Ce n'est pas une raison pour te laisser aller de même ! Tu as toute une vie à vivre. Tu le connaissais à peine, termina sa mère en minimisant son chagrin.

— Un de perdu, dix de retrouvés, dit Eugène de sa voix chantante en s'approchant de la galerie.

Emma se leva abruptement, se dirigea vers le barrage et donna un coup de pied en plein milieu.

Les garçons hurlèrent.

— Un de brisé, dix autres vous reconstruirez ! lança Emma en passant près d'Eugène.

Elle leur tourna le dos et remonta sur la galerie.

— Ils vont encore se salir ! Ça paraît que ce n'est pas eux autres qui vont froter les taches ! se plaignit Emma en bousculant sa chaise.

Elle rentra sans regarder sa mère. Emma savait qu'elle avait agi comme une enfant. Elle pleura sa colère sur son lit. Parfois, les fantômes rôdaient et le vide autour d'elle s'assombrissait.

Emma s'était attachée facilement à James. Sa perte si brutale, après seulement quelques semaines de fréquentation, l'avait complètement bouleversée. Elle pensait encore à lui, elle aurait dû deviner qu'il cachait quelque chose, elle aurait peut-être pu remarquer les symptômes de la maladie. Maintenant, sans même un portrait à admirer, tout ce qu'elle espérait, c'était de ne pas oublier son visage.

Au matin, elle conclut que sa mère n'avait peut-être pas tort, elle devait s'efforcer de paraître plus gaie. Elle ferait des excuses à ses frères pour son comportement. Une fois fixée sur ses intentions, elle se sentit plus légère et profita de quelques instants supplémentaires de repos dans son lit.

Le plus agréable était qu'elle pouvait désormais entrevoir le jour se lever à travers les rideaux de sa chambre d'enfant et sentir le contact rassurant de sa petite sœur, Lucie, son aura protectrice s'étant réactivée. En quelques jours, Emma reprit rapidement des couleurs et sa routine, chacun l'aidant de son mieux afin qu'elle garde sa bonne humeur.

* * *

C'était bien la petite Annette, elle vivait à quelques maisons de là.

À son tour, Clément la prit finalement sur le fait. La surprise passée, la petite tenta de s'enfuir en lançant les deux bûches derrière elle. Plus rapide, Clément l'empoigna par le bras alors qu'elle tentait de passer derrière les remises.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

L'enfant ne le regardait pas.

— Annette, tu voles notre bois ?

— J'en ai besoin.

— Qu'est-ce que tu en fais ?

— Je le brûle. Quoi d'autre ? dit-elle, l'air de le prendre pour un idiot.

— T'aurais pu le vendre.

— Je suis pas une voleuse.

— Mais tu prends notre bois sans le dire...

— On gèle, chez nous. Et ici, vous en avez plus qu'ailleurs.

Clément regarda la corde. C'est vrai qu'elle était haute, il n'arrivait guère à voir le dessus.

— Tu ne peux pas faire ça. C'est mal. La Ville a distribué du bois la semaine dernière, vous en avez eu ?

— On en a plus. Il fait froid et c'est humide.

— Pourquoi tu le prends chez nous ?

— Je savais que tu dirais rien.

— Comment ça ?

Elle le regardait avec son joli petit minois.

« Venez souper ! »

Clément entendit l'appel à travers la porte.

— Tu veux manger avec nous ?

— Je peux pas. Maman dit qu'on doit pas quêter.

— Si je t'invite, ce n'est pas quêter.

— Je veux pas que mon père l'apprenne.

— Personne ne dira rien. Je te le jure.

— On doit pas jurer.

— C'est de la soupe tous les soirs chez nous, viens, dit Clément en tentant de prendre sa main.

Annette se mordit la lèvre inférieure.

— Non. Y faut que je rentre.

Elle partit en courant derrière les hangars.

* * *

Ainsi, la petite Annette prit l'habitude de venir jouer avec Clément et Eugène. Elle était toujours mal habillée et aimait venir se réchauffer dans la cuisine avec Paul.

La famille d'Annette était encore plus pauvre qu'eux, et même Paul comprit qu'il devait tenir sa langue à propos de son accoutrement étriqué et de son manque de bienséance.

Pourtant, la situation semblait se compliquer au fil des jours.

— Je ne veux pas que cette fille mange chez nous, dit Eugène, en colère.

— Annette est gentille et elle a faim, ses parents n'ont pas de sous, la défendit Clément.

— C'est charitable, dit Emma.

— Je pense que son père n'est pas un bon père, souffla Clément, un peu gêné.

— C'est un buveux, on devrait le dire au curé, se braqua Eugène.

— Qu'est-ce que tu en sais ? lui demanda son frère.

— Elle vole notre bois, pis notre manger. Es-tu déjà allé chez eux ?

— Annette n'a rien demandé, on ne choisit pas son foyer. Elle a moins de chance que nous, c'est tout, dit Clément.

— Voyons, Eugène, ce ne sont pas nos affaires, s'offusqua Emma.

Le garçon était contrarié et il bouscula sa chaise.

— On n'a pas raison d'être fins avec elle, ronchonna-t-il.

— C'est important de se mettre à la place des autres, dit Emma. Si tout le monde traitait ton père d'infirmes, tu ne serais pas très content.

Eugène leva la tête.

— Personne n'a le droit de dire ça de papa.

— C'est la même chose pour le père d'Annette. On ne connaît pas la vie de tout le monde, mais le bonheur de chacun devient un peu notre responsabilité, tu comprends ?

Au collègue, Clément subissait des railleries depuis qu'il la côtoyait. Il ne voulait pas que les autres garçons parlent de lui comme d'une mauviette qui se tient avec les filles. Pourtant, il s'apercevait qu'il ressentait du plaisir à parcourir les environs avec Annette, autant que s'il était auprès de son meilleur ami, Théodore.

— Annette est aussi courageuse qu'un garçon et elle court plus vite que moi, dit Clément. Tu peux être ami avec elle aussi, si tu veux.

* * *

La journée s'annonçait pluvieuse. Chaque goutte semblait apporter sa touche pour rendre les derniers jours d'avril moroses. Après le dîner, les garçons étaient retournés à l'école, et lorsqu'elle eut fini les tâches dans la cuisine, Emma rejoignit son père à l'atelier, à sa demande. Elle devait tenir les pièces pour l'assemblage. Sous le toit de tôle, Adrien montait les morceaux d'une chaise de cuisine qu'il venait de réparer. Le mobilier vieillissait et l'usure commençait à se faire sentir.

— Comment faites-vous pour travailler dans cette cacophonie, dit Emma en levant les yeux vers les fermes de toit, où l'eau suivait un chevron et gouttait en quelques endroits.

— Ça m'occupe l'esprit. Je n'ai pas besoin de réfléchir quand il pleut.

Puisqu'il se sentait souvent limité dans ses déplacements, le bruit de l'eau devenait une sorte de refuge pour Adrien. Il était vrai que l'orage restreignait les occupations, et Emma trouvait que l'humeur ambiante était en accord avec la sienne. Cependant, chaque goutte lui rappelait les larmes qu'elle avait versées pour James, pour Adrien, qu'elle appellerait toujours papa, pour l'accident au moulin qui lui avait coûté ses jambes, pour les erreurs du passé, les départs et les déchirements qui avaient déjà secoué sa courte vie.

Un coup de tonnerre retentit comme une explosion dans sa tête. Elle frissonna.

— Ta grand-mère aussi avait peur des orages, dit Adrien en riant.

— Je n'ai pas peur, mais avouez que tout ce vacarme sous ce toit n'est pas très rassurant. Vous devriez dire à Gervais de le réparer. Ça ne lui prendrait pas trop de temps. À quoi travaille-t-il ces temps-ci ?

— Il a commencé un bahut, mais ça n'avance pas vite. Il préfère travailler à la finition d'une chambre au sous-sol et il est souvent parti.

Le pensionnaire apprenait la menuiserie auprès de lui, mais était aussi toujours en quête d'un nouvel emploi.

— Emma ! Tu pourrais atteindre le petit sac de cuir, juste là ? demanda soudain son père pour attirer son attention.

Avec son handicap, Adrien ne pouvait accéder au fond de l'établi. Emma s'approcha avec curiosité et s'étira le bras.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est pour toi. Ouvre-le.

Le nœud était vieux et solide. Avec ses doigts fins, elle réussit à ouvrir l'écrin qui tenait dans sa paume et en ressortit un chapelet de bois usé par le temps.

— C'est ton grand-père qui l'a fabriqué. Je l'ai toujours gardé près de moi sans oser le sortir. Je pense que tu en prendras soin.

Emma sourit. C'était un gage, probablement en reconnaissance de son travail, elle le savait. Peut-être aussi pour lui réaffirmer qu'il était bel et bien son père. Peu importe les liens du sang. Elle s'essuya les yeux.

— Tu ne vas pas te mettre à pleurer, hein, ma grande ? dit son père en essuyant aussi les siens.

Emma le remercia en lui faisant une accolade. Elle en profita pour humer son cou qui sentait toujours le bois. Depuis des mois, voire depuis sa réhabilitation après son amputation, elle ne l'avait pas étreint ainsi. Elle avait vieilli, une distance naturelle s'était installée entre eux. Elle n'était plus une enfant, la vie l'avait déjà durement éprouvée, mais à partir de ce moment-là, l'espoir de jours meilleurs la fouetterait chaque matin. Ici, à Port-Alfred, elle évoluait dans un environnement familial, elle profitait de la bienveillance de ses proches, et travailler avec sa mère à ses côtés lui apportait l'apaisement dont elle avait besoin.

— Qu'est-ce que tu dirais si on réparait toutes les chaises ensemble ? dit Adrien, espérant se rapprocher de sa fille.

L'après-midi passa vite. Emma observait son père sculpter de nouveaux barreaux qu'elle sablait par la suite. Les pièces serviraient pour s'appuyer les pieds, mais surtout pour solidifier tout le piètement.

Soudain, Clément entra dans l'atelier et brisa l'aura qui planait. *L'école est déjà finie*, songea Emma en soupirant.

— Papa, j'avais quelque chose à vous demander. Je me prends d'avance, parce que cette année, pour mes treize ans, je voudrais

avoir une Bugatti pour ma collection, comme celle du Grand Prix de Monaco, demanda le garçon. Regardez, j'ai découpé l'image dans le journal.

— Tu sais c'est où, Monaco ? demanda Emma à son frère.

— Non, mais là-bas, les voitures vont vite.

Adrien prit le papier des mains de son fils, admiratif devant le modèle effilé.

— Ça ne sera pas facile, jugea son père.

— Voyons, Clément, on ne commande pas les cadeaux ainsi. On attend que les gens nous les offrent ! s'exclama Emma.

— Si je ne demande rien, je n'aurai jamais ce que je veux.

— Tu as raison, fiston, dit Adrien.

— Mais papa ! s'interposa Emma.

— Dans la vie, c'est important de savoir ce qu'on veut. En revanche, si tu veux une Bugatti, tu devras venir m'assister dans le garage. Il est grand temps que tu apprennes à travailler de tes mains. Nous la fabriquerons ensemble.

Clément s'était fait avoir, mais il semblait fier d'avoir enfin l'âge d'entreprendre un vrai projet et de pouvoir apprendre comme Gervais auprès de son père.

— Et si on rentrait ? Il commence à faire froid et je pense qu'on a bien travaillé, dit Adrien en regardant sa fille.

* * *

Chaque jour, le soleil semblait plus haut sur l'horizon. Quand Emma étendit les draps sur la corde, elle prit le temps de sentir les rayons sur son visage en fermant les yeux. Les mésanges se trémoussaient dans les buissons tout juste dénudés de leur chape de neige. Comme des enfants excités, les volatiles en quête de nourriture s'approchèrent pour lui faire de la façon ; leurs pépiements joyeux semblaient l'encourager et, à les regarder, Emma ressentit

une sensation de légèreté l'habiter. Le printemps était prometteur. L'espoir des beaux jours qui s'en venaient prenait le pas sur la disette qui s'éternisait. Elle rentra en chantonnant et sa sœur lui tendit les bras.

— On va se promener ? demanda Emma avec entrain.

— Oui ! s'exclama Lucie. Miz est contente. Elle va s'abrier.

— Lucie aussi va s'habiller, dit Emma en sortant en même temps les vêtements d'André, qui venait d'avoir deux ans.

* * *

La promenade en carrosse fit du bien à tout le monde. Emma s'aéra les esprits et Léonie put se reposer. Les rues commençaient à sécher et il était agréable de descendre la troisième rue sur le nouveau trottoir qui reliait ainsi le collège des Frères des écoles chrétiennes à l'église, trois quadrilatères plus bas.

Emma passa saluer sa tante Odette et en profita pour bercer la petite Justine d'à peine un mois, pendant que Lucie et André jouaient auprès de Clémence et Léonard.

— Regarde ça, cinq bébés de moins de quatre ans, dit Odette.

— Tu penses rattraper maman ?

— Jean aime bien les enfants. Et toi ?

— Juste à vous servir de gardienne, ça me suffit.

Odette fit la moue. Elle savait bien qu'Emma avait d'autres plans pour l'instant.

— Tu verras, quand tu seras mariée, tu ne penseras plus à tes grands projets !

— Arrête donc de me décourager. Un jour, tu verras, tu vas venir t'habiller dans ma boutique.

— Je sais bien que tu as la tête dure, dit Odette avec douceur.

Emma caressa la joue délicate du poupon.

— As-tu entendu parler de la rumeur? dit Odette.

— Non! C'est positif, j'espère.

— Y paraît qu'il y a du beau monde qui passe en ville.

Ce n'était pas clair et Emma attendit le dénouement en sachant très bien qu'Odette était incapable de tenir un secret.

— De grands dirigeants. On parle de rouvrir l'usine.

Emma écarquilla les yeux.

— Tu en es sûre?

— C'est ce qu'on dit.

— Ce serait déjà tellement encourageant de savoir que la compagnie y pense!

— Tu imagines, la ville renaîtrait tout d'un coup.

Les deux femmes demeurèrent silencieuses, comme si le fait d'articuler un seul mot pouvait ternir l'instant. Le mirage d'une reprise planait donc sur Port-Alfred.

Emma décida de partir au moment où bébé Justine se mit à pleurer pour réclamer son boire.

— On se reverra bientôt. Tu me diras, si tu entends d'autres bonnes nouvelles.

— Et les mauvaises?

— Tu peux les garder pour toi, sourit Emma en s'éloignant.

— Le chien de M. Lepage est mort! cria Odette.

— Je ne veux pas le savoir, dit Emma en se retournant.

— Où il est, le chien Daisy? demanda Lucie.

Sa sœur était de plus en plus perspicace. Elle devrait faire davantage attention à ses mots.

— Il est parti au ciel, expliqua-t-elle sommairement.

— Je veux aller voir mon ami chien, exigea Lucie.

Emma lui expliqua qu'on ne pouvait plus le voir et sa sœur se mit à pleurer.

En arrivant sur la quatrième rue, Emma ne put ignorer la voiture chargée de meubles, tirée par un bel étalon noir, devant l'ancienne maison d'Yvonne et Maurice.

— Maman, vous avez vu ? demanda Emma dans le cadre de porte, André dans les bras.

La stupeur se lisait sur son visage.

— Les ridelles ne sont pas bien serrées, déplora Léonie avant de dénoncer le manque d'organisation de l'attelage.

— Avez-vous vu qui cela peut bien être ? demanda Emma.

— Trois personnes sont entrées.

Par la fenêtre, Léonie regarda le va-et-vient chez les voisins. Immobile, subjuguée par ses souvenirs, elle revoyait presque M^{me} Yvonne et grand-papa Maurice qui avaient été leurs voisins depuis qu'ils habitaient là. Après la mort de Maurice, c'est à contre-cœur qu'Yvonne avait dû déménager chez sa fille à Chicoutimi. Sans revenus ni pension, elle ne pouvait garder la maison. Ici, elle était la mère et la grand-mère dont tout le monde rêvait.

— Ça fera bientôt huit mois qu'Yvonne est partie. Il fallait s'y attendre, dit Adrien qui arrivait derrière sa femme.

— J'espère qu'ils ont des enfants de notre âge, ajouta Eugène en laissant claquer la porte derrière lui pour ensuite se diriger vers la maison voisine.

— Voyons, lui. Emma ! Va ramasser ton frère. On n'arrive pas chez les gens de même !

Emma sortit sur la galerie sans bottes ni manteau et interpella son frère qui caressait le poitrail du cheval.

— Eugène, rentre immédiatement !

La voisine sortit au même instant. Elles se regardèrent un court instant.

— Hé! p'tit gars, veux-tu aider mon mari?

Eugène jeta un œil vers Emma qui lui offrit un consentement silencieux en hochant la tête. Son frère se porta volontaire pour décharger les meubles. Emma fila mettre ses bottes et son manteau pour venir à sa rescousse. Dès que Clément eut connaissance du remue-ménage, il vint prêter main-forte. C'était l'occasion de changer la routine, mais surtout de connaître ces nouveaux venus.

— On vient de Grande-Baie, mentionna la voisine à Emma. Mon mari, Edmour, travaillait déjà à la Canada Power, ce qui nous a donné la possibilité de prendre possession de cette maison inoccupée de la compagnie. Moi, je m'appelle Ida, Ida Lemieux.

— Bienvenue, moi, je m'appelle Emma Potvin. Et eux, ce sont mes frères, Clément, le plus vieux, et Eugène.

— Vous êtes nombreux?

— Mon père, Adrien, ma mère, Léonie. Il y a aussi mon frère Paul, ma sœur Lucie et le petit dernier, André. On est huit.

— Nous, on vient de se marier. Mais moi aussi, j'espère avoir beaucoup d'enfants.

Emma estima que cette fille ne devait pas être tellement plus vieille que Gervais. Elle pensa surtout qu'elle, elle ne voulait sortir avec aucun garçon et qu'elle ne voulait pas d'enfants. Ceux qui l'entouraient lui suffisaient, et soudain, elle se sentit vraiment différente de toutes les autres filles qu'elle connaissait.

* * *

Ce soir-là, Eugène prit la poupée de Lucie par un bras et la fit tournoyer dans les airs. Le bras fut arraché et le petit corps de chiffon vola à travers la pièce.

— Qu'est-ce que tu fais là? s'exclama Emma.

Comme une statue dans le milieu de la pièce, Lucie s'était mise à pleurer d'épouvante.

— Quel démon t'est passé par la tête ? dit sa mère en l'empoignant par le bras. Va réfléchir dans le coin du mur en récitant un *Notre-Père* pour ceux que tu as blessés, et un *Je vous salue, Marie* pour ta sœur.

— Je ne voulais pas la blesser, je voulais qu'elle vole, se justifia Eugène, en colère.

Emma ramassa délicatement la poupée et son bras, les emmailota et se pencha sur sa sœur pour la consoler.

— Ne pleure pas, Lucie. Je vais la réparer.

— Moi... peur d'Eugène, hoqueta-t-elle entre deux sanglots.

Les yeux d'Emma croisèrent ceux de sa mère.

L'attitude d'Eugène n'allait pas en s'améliorant.

— Viens, nous allons bercer ton bébé, dit Emma en prenant sa sœur dans ses bras. Quand elle sera endormie, nous allons recoudre son bras.

— Mon frère est pas gentil, dit-elle avant de déposer sa tête sur l'épaule d'Emma.

— Eugène, as-tu entendu ta petite sœur ? le questionna Léonie.

— J'étais rendu à « sanctifié », dit le garçon.

— Tu as fait du chagrin à ta sœur en brisant sa poupée. Les hommes bien élevés n'agissent pas de la sorte.

— Les filles sont trop chialeuses, répondit-il avec aplomb.

— Qu'est-ce que tu dis là ? Qui t'a appris à parler ainsi ?

Léonie tentait de lui faire comprendre son geste, mais elle n'arrivait à rien. Son petit Eugène, entêté, serrait les dents.

— Recommence ton *Notre-Père* à voix haute, je veux t'entendre dire tous les mots. Après, tu iras demander pardon à Lucie.

La crise passa. Le bras fut recousu et Lucie ne reçut une accolade qu'après la menace de passer en dessous de la table. Être privé de repas et devoir aller au lit était la dernière étape pour le convaincre d'obéir.

— Tu as été dure avec lui, intervint Adrien.

— Il doit apprendre la politesse et la bienveillance. S'il continue, on ne pourra pas le tenir en le privant de souper jusqu'à sa majorité, dit Léonie sur un ton accusateur. Ton fils est bravache. Il n'a que onze ans, et je n'ai pas envie qu'il fasse la loi dans la maison.

— Je vais lui parler, dit Adrien.

— Tu es son père. Je pense qu'il doit comprendre qu'on peut être un homme sans être un tyran.

— Je n'ai jamais levé la main sur mes enfants, rappela-t-il.

— Il a peut-être ses raisons d'agir ainsi. Tu devrais en discuter avec lui.

Adrien regarda sa femme avec curiosité.

— Les garçons sont querelleurs, ils se jaugent à leur force ou à leurs possessions.

— Informe-toi! Peut-être qu'il s'est simplement chicané avec Clément?

— Mais pourquoi?

— Je n'en sais rien! Cherche la raison, nous pourrons ensuite voir ce qui ne va pas.

— C'est un garçon, ça va lui passer.

— Devoir toujours courber l'échine ne fait qu'augmenter la colère. Il doit apprendre à s'expliquer, ce sera bon pour lui, dans sa vie d'homme.

— Sinon, aucune femme ne voudra de lui, se mit à rire Adrien.

— Justement. Ce n'est pas en devenant désagréable qu'on se fait des amis.

— Ouais, ça me rappelle quand tu me faisais des jambettes pour me faire tomber devant tout le monde.

— J'avoue que ce n'était pas très gentil de ma part, dit Léonie.

— Asteure, tu peux pus... J'ai pus de jambes ! s'esclaffa Adrien.

Elle se rapprocha de son homme et déposa amoureusement sa main sur son torse.

Emma regarda ses parents sans trop comprendre ce qu'il y avait de drôle à rire du handicap de son père. Elle plissa les yeux et fit la moue.

Avant de se coucher, Emma passa par la chambre des garçons. Eugène la fixait en silence.

— Tu ne dors pas ? Il est tard.

— Mes yeux ne veulent pas dormir, dit-il.

— Très bien, alors veux-tu venir lire dans ma chambre ?

Surpris, Eugène se redressa et, dans la pénombre, elle vit son sourire. Il suivit sa sœur dans le grand lit.

— Lucie s'est endormie, il ne faut pas la réveiller. Installe-toi de l'autre côté, chuchota Emma.

Elle sortit l'Atlas illustré des colonies françaises que M. Dubois lui avait offert. C'était un livre précieux à ses yeux, mais elle voulait qu'Eugène puisse comprendre qu'il était plus important de partager que de s'emporter. Ensemble, ils se mirent à regarder la forme des pays, puis les images qui leur étaient associées. Frère et sœur se questionnèrent sur la vie dans les pays les plus lointains. Quand Eugène ferma les yeux, Emma se coucha, prise en sandwich entre lui et Lucie. Elle avait appris que son frère préférait les voitures rouges, qu'il avait peur des pays chauds où vivaient des gens aux coutumes étranges et que Clément ne voulait plus jouer avec lui depuis qu'Annette était son amie.

Avant de dormir, Léonie passa devant la chambre des garçons. Elle s'inquiéta de voir la place d'Eugène vide, mais elle s'aperçut rapidement qu'Emma l'avait recueilli. En éteignant la lumière, elle fut reconnaissante que sa fille soit revenue d'Arvida. Sa présence rendait la vie à la maison plus agréable et plus facile malgré leurs problèmes financiers.